Gilles Siouffi, « Le théâtre des langues : parole et imaginaire des parlers dans le théâtre et les entrées royales entre 1550 et 1650 », *Littératures classiques*, n°87, « Français et langues de France dans le théâtre du XVIIe siècle », numéro dirigé par Bénédicte Louvat-Molozay, 2015, p. 17-32.

Gilles Siouffi

**Le théâtre des langues :
parole et imaginaire des parlers dans le théâtre et les entrées royales entre 1550 et 1650**

Il est banal de le dire : le théâtre est avant tout un lieu de représentation, donc de déformation de la réalité. Les phénomènes langagiers qui s'y déroulent tirent une partie de leur force de l'écart qu'ils créent avec ce à quoi le spectateur est spontanément exposé dans sa vie. Ceci est valable à l'échelle micro-langagière (expressions, parlures, sentiment d'« idiolectes »), comme macro-langagière (les parlers¹, les langues dans leur ensemble). On s'explique ainsi qu'au-delà de leur fonction de communication – fonction véhiculaire, de transmission d'un message – les langues puissent subir au théâtre des processus d'exposition particuliers, qui en font des objets symboliques, où la reconnaissance de l'idiome ou la relation à des physionomies particulières peuvent en arriver à primer sur la communication d'un contenu. La chose est assez difficile à l'écrit, où le lecteur se laisserait vite de voir ainsi exploité le pur signifiant d'un usage au détriment du message. Tout au plus est-ce possible dans quelques situations à la sémiotique particulière, comme l'affichage, par exemple, sur des segments courts. L'oral, à l'inverse – particulièrement l'oral mis en scène – permet ce désengagement de la mission communicative, et ce jeu sur des surfaces langagières qui, par le biais de jeux énonciatifs divers, en vient à capter et à incarner toutes sortes de sentiments épars à l'égard des langues ou des façons de parler. Il n'est donc pas étonnant que, dans l'histoire du théâtre, on voie régulièrement reparaître des moments où, à côté de sa fonction première, le langage est utilisé pour représenter des valeurs, des attitudes, les confronter, les problématiser. Lieu de représentation, le théâtre exacerbe tout ce qu'il montre. Il peut ainsi facilement se transformer en un lieu de mise en scène des conflits linguistiques réels d'une société, ou des affrontements symboliques entre images associées à certains parlers ou parlures. En lui-même, il est un lieu de l'« imaginaire linguistique » au sens que lui donne Sonia Branca-Rosoff : « ensemble des images que les locuteurs associent aux langues qu'ils pratiquent, qu'il s'agisse de valeur, d'esthétique, de sentiments normatifs, ou plus largement métalinguistiques »².

Ces considérations générales préparent le point de vue que nous souhaiterions défendre dans cet article, à savoir que le début du XVIIe siècle français peut être considéré comme un terrain d'étude particulièrement propice de ces phénomènes de décalage entre réalités et représentations et de mise en place, par le biais d'une activité comme le théâtre, d'un rapport imaginaire à des formes linguistiques. Comme l'ont montré les analyses pionnières de Robert Lafont³, depuis l'accession au trône d'Henri IV (1584), la situation des anciennes « langues » régionales, bientôt passées au rang de patois, s'est dégradée. L'occitan qui, de ces « langues régionales », est la plus importante, n'est plus une langue de l'écrit. Dans sa thèse, Philippe Gardy considère qu'on n'a plus affaire, au XVIIe siècle, qu'à d'une écriture « en lambeaux ». Il parle d'« émiettement », de « dislocation », de « survivance imprimée », et juge qu'au début du XVIIe siècle « il n'existe pas de pratique linguistique occitane autonome, c'est-à-dire capable de recouvrir tout l'espace social provençal sans avoir besoin de recourir à l'usage d'une autre langue – en l'occurrence le français »⁴. S'il a choisi d'étudier le théâtre, c'est aussi parce qu'il considère que « le théâtre, parce qu'il fait intervenir, idéalement, plusieurs systèmes de communications superposés, constitue un analyseur linguistique particulièrement sensible »⁵. Après avoir lu ses précieuses et érudites recherches, on ne peut que souscrire à l'idée générale, dont nous ferons notre point de départ, selon laquelle les interventions théâtrales sont susceptibles de s'offrir comme des

¹ Nous employons ici le terme *parler* pour désigner une variété linguistique, au-delà des discussions qu'on peut avoir sur son statut de « dialecte » ou de « langue », et le terme *parlure* pour désigner des modulations occasionnelles, individuelles ou collectives, de ces parlers.

² Sonia Branca-Rosoff, « Les imaginaires des langues », in *Sociolinguistique. Territoires et objets*, H. Boyer, dir., Lausanne, Delachaux et Niestlé, 1996, p. 79. On se référera également à A.-M. Houdebine, dir., *L'imaginaire linguistique*, Paris, L'Harmattan, 2002.

³ R. Lafont, *Sur la France*, Paris, Gallimard, 1968.

⁴ Ph. Gardy, *L'écriture occitane aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles : origine et développement d'un théâtre occitan à Aix-en-Provence, 1580-1730. L'œuvre de Jean de Cabanes*, Béziers, Centre Interuniversitaires de documentation occitane, 1985, 2 vol., p. 11.

⁵ *Ibid.*, p. 14.

tentatives de résolution symbolique de conflits, comme des recherches d'un dépassement des contraires dans l'imaginaire collectif. C'est cette question d'imaginaire qui nous intéressera particulièrement ici, au-delà des réalités objectives.

Encore faut-il, si l'on souhaite parler d'imaginaire, préciser en quoi celui-ci s'est détaché de la réalité effective. C'est ce que nous ferons dans une première partie, où nous tâcherons de montrer que, contrairement à ce que pourrait nous induire à penser la « grille de perception » qui s'est installée au XXe siècle dans notre rapport aux « langues régionales », celles-ci ne peuvent en aucun cas être examinées au moyen de critères unifiés et communs à toutes, au XVIIe siècle. Si nous voulons nous donner une chance d'accéder aux « sentiments » que les locuteurs de l'époque pouvaient avoir à l'égard de ces idiomes, nous devons renoncer à utiliser des principes généraux de description, et particulariser les situations. En utilisant le terme générique de *langage*, le XVIIe siècle brouillait dans les perceptions ce que nous avons depuis appris à dissocier entre *langue*, *parler* et *parlure*. De plus, il apparaît nettement que les enjeux impliquant les variétés de l'occitan (et du franco-provençal) se détachent nettement de ceux qui concernent les parlers d'oïl et les autres langues non latines.

Dans une seconde partie, nous consacrerons quelques pages au dispositif particulier de mise en scène qu'ont pu constituer les entrées royales, en nous demandant si ces spectacles éphémères et les genres textuels qui leur sont associés peuvent être considérés comme un indicateur d'une modification dans la perception des parlers et dans le rôle iconique qu'on leur fait jouer. Entre les entrées royales et certaines formes contemporaines de théâtre, il nous semble en effet qu'on peut observer à l'époque une vraie continuité. Certains prologues de pièces font parler de façon allégorique des villes ou des abstractions comme les entrées font dialoguer des personnages fictifs⁶. Il s'agira alors de se demander quel type de rapport aux parlers est incarné dans ces mises en scène. Dans la dernière partie, nous essaierons donc, non seulement, comme le suggérait Philippe Gardy, de faire de la production théâtrale impliquant les langues régionales un observatoire de certaines dynamiques d'ordre sociolinguistique relevant de la réalité, mais aussi un révélateur de caractéristiques propres de l'imaginaire linguistique susceptibles d'acquiescer par ce biais une visibilité particulière, et de remplir une fonction dans la société.

Des réalités aux représentations

La plupart des travaux des historiens de la langue s'étant penchés sur la question⁷ en sont d'accord : entre le début et la fin du XVIe siècle, les paradigmes d'opposition de ce qui est alors considéré comme « langues » (français, latin, italien...) ont fondamentalement changé, ce qui a modifié considérablement l'image qu'on pouvait avoir des parlers. La notion de « corruption », qui est apparue dans les discours⁸ a dégradé l'image des parlers autres que le français, pour lequel la notion d'« illustration » est venue contrebalancer la péjoration apportée par la « corruption ». De la sorte, on assiste au début d'un mouvement de séparation entre les réalités linguistiques d'un côté (l'usage implique de véritables *langues*), et la manière dont on les perçoit ou dont on se les représente de l'autre. L'apparition de ce décalage signe le début de la « modernité », moment où les réalités linguistiques ne pourront plus jamais être appréhendées indépendamment des relations que les individus et les groupes ont avec elles.

Dans la réalité, les langues régionales restent massivement employées. Schématiquement, le petit peuple reste monolingue, tandis que les bourgeois sont bilingues, et les mondes lettrés trilingues (en comptant le latin). Mais les « poids symboliques » de ces différents idiomes ont beaucoup changé. Depuis la fin du XVe siècle, s'est déroulé un phénomène qu'on observe aussi en Angleterre : la cristallisation d'un certain nombre de forces centralisatrices autour de l'Etat. Ainsi, en France, une « langue du roi » est apparue, que certaines couches de population commencent à préférer parler. Cette dynamique crée un mouvement en cercles concentriques inédit qui se superpose à la « mosaïque », comme on pourrait l'appeler, des anciens parlers. En France, le caractère unique de la ville de Paris renforce cette dynamique. Au XVIe siècle, le nombre d'habitants de Paris augmentant de façon constante, il commence à apparaître une forme « parisienne » de la langue d'oïl⁹ qui va entrer en concurrence, autour de la capitale, avec d'autres dialectes d'oïl proches : le picard, le normand, le

⁶ Voir les prologues de *La pastorale de la constance de Philin et Margoton* de Jean Millet (Grenoble Edouard Raban, 1635, disponible sur Gallica), texte que nous remercions Bénédicte Louvat de nous avoir signalé. Jean Millet a également écrit des textes de descriptions de lieux ou de cérémonies publiques.

⁷ Dans la partie que nous avons consacrée à la période 1530-1800 dans A. Rey, F. Duval et G. Siouffi, *Mille ans de langue française*, Paris, Perrin, 2007, nous avons essayé de proposer une synthèse de ces recherches. Voir tout particulièrement les collaborateurs de J. Chaurand, éd., *Nouvelle Histoire de la langue française*, Paris, Le Seuil, 2001 ; R.A. Lodge, *Le français, histoire d'un dialecte devenu langue*, Paris, Fayard, 1997 et, tout récemment, G. Kremnitz, éd., *Histoire sociale des langues de France*, Presses Universitaires de Rennes, 2013.

⁸ Voir E. Pasquier, *Les Recherches de la France*, livre VIII, éd. M.-M. Fragonard et F. Roudaut, Paris, Champion, 1996, tome III, p. 1496 et suivantes. Ce livre aurait été écrit vers 1581. Dans le dictionnaire de Furetière (1690), le *patois* sera défini comme « langage corrompu et grossier ».

⁹ Voir R.A. Lodge, *A sociolinguistic History of Parisian French*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004.

champenois, le lorrain... Une littérature « patoise » apparaît en oïl, qui témoigne d'une grande variété de genres et de tons, allant des récits de procès fictifs aux lettres à visée moral, en passant par les « pronostications », les chansons légères, le théâtre et les églogues en lien avec les débats religieux, les idylles rustiques, les traductions de Virgile¹⁰... Certains parlers, comme le champenois, qui avaient pourtant prêté certains de leurs traits à de la haute littérature (Chrétien de Troyes) n'avaient jamais encore été couchés à l'écrit avec la conscience qu'il s'agissait d'une variété à part entière. C'est le cas à la fin du XVI^e siècle, avec par exemple *Le bontemps de Carnaval de Chaumont*, œuvre qui sera réécrite et rééditée au XVII^e siècle¹¹. De nombreux littérateurs du XVI^e siècle comme Noël du Fail (1520-1591), hobereau de Haute-Bretagne, ou Philippe d'Alcricpe, dit Philippe le Picard (1530-1580), ont été témoins de ce mouvement. Leurs œuvres manifestent un désir de perpétuer d'une manière qu'on pourrait presque qualifier d'« ethnographique » des usages qu'ils sentaient menacés dans la réalité. C'est la naissance d'une littérature narrative spécifique dont la caractéristique est d'émailler des textes écrits en français de mots ou de tournures glanés ici ou là, d'interprétation souvent délicate, d'ailleurs, et qui servent surtout à marquer le texte, à lui donner une couleur locale. Il n'est pas rare que les auteurs recourent, dans cette volonté d'étrangeté, et à destination d'un public cultivé et d'emblée séduit par ces curiosités linguistiques, à des mots appartenant à d'autres aires que la leur propre. Un point commun à toutes ces productions semble être la tonalité « plaisante », signe d'un glissement inéluctable vers les fonctions inférieures de la littérature.

Du côté du français, ce nouvel usage parisien assez lâche et large ne peut encore être assimilé au « français du roi », mais il tend à acquérir un prestige de plus en plus important. Pour Henri Estienne, la « métropole » de la langue française est Paris¹². Une difficulté va dès lors apparaître quant au repérage de la « bonne forme » de français sur laquelle s'aligner pour essayer de normer la langue : langue élevée de Paris, langue du Parlement, langue de la cour ? Globalement, on peut considérer que les discussions autour de ce choix vont durer jusqu'à quelques années après la parution des *Remarques sur la langue françoise* de Vaugelas (1647). La langue de la cour l'emportera alors définitivement sur la langue du Parlement, tout en restant confrontée aux usages d'autres groupes sociaux gagnant progressivement de l'importance (la bourgeoisie), et aux nombreux phénomènes de « mode ».

Du côté des parlers non touchés par cette extension de la sphère politique et de la sphère géolinguistique parisienne – parlers qui se situent géographiquement aux marges du royaume, ou en tout cas assez loin de Paris, un phénomène essentiel est à prendre en compte : l'apparition de l'imprimerie. Celle-ci, indiscutablement, a favorisé le français. Même si certaines langues comme le basque ont connu, vers le milieu du XVI^e siècle, un début assez surprenant et inattendu de production¹³, celle-ci s'est rapidement essoufflée. Dans des domaines où on l'aurait davantage attendu, comme le domaine occitan ou le domaine lyonnais, on est surpris du peu de développement de l'écrit imprimé. Dans le domaine occitan, par exemple, il n'y a pas de littérature élevée imprimée au XVI^e siècle. J.-F. Courouau l'a montré à nouveau récemment : le passage au français à l'écrit dans le sud ouest a été très précoce, plus précoce qu'on ne le pense – dès la fin du X^e – ce qui n'exclut pas une persistance de l'écrit latin et de l'écrit occitan¹⁴. A Lyon, le français l'a définitivement emporté au XVI^e siècle¹⁵ : il n'y a pas de littérature dialectale, pas de renaissance linguistique. « Au début du XVII^e siècle, l'occitan écrit notarial a disparu ou peu s'en faut, et les traces d'un emploi non littéraire [...] sont négligeables. »¹⁶ Le savoir des pratiques écrites se perd, en conséquence. L'un des principaux hérauts de la « renaissance d'oc », Pèir de Garros, devra réinventer un système. La plupart du temps, on se contente de calquer en occitan l'équation entre sons et graphies qui est utilisée en français.

Cette dégénérescence des cultures écrites dans les domaines régionaux¹⁷ est encore accentuée par la concurrence qu'exercent parfois d'autres langues à tradition écrite : allemand en Alsace et Lorraine, flamand au nord, italien en Corse (à une période plus tardive que celle considérée ici), catalan jusqu'au traité des Pyrénées en 1659¹⁸.

Même le domaine occitan se francise considérablement. Aux Jeux floraux de Toulouse, par exemple, les poètes occitans vont être obligés de soumettre des pièces en français¹⁹. Les sociétés culturelles passent toutes

¹⁰ Voir J.-M. Eloy et L. Jagueneau, in Kremnitz, éd., 2013, p. 388.

¹¹ F. Gaulcher, *Le bontemps de Carnaval de Chaumont en l'année de la paix 1660*, Imprimerie Cavanol, 1911.

¹² H. Estienne, *Hypomneses de Gallica lingua peregrinis eam discentibus necessariae*, Genève, 1582 [Reprints Slatkine, 1974], p. 3.

¹³ Voir le *Nouveau Testament* basque dont Jeanne D'Albret fit la commande en 1563, par exemple.

¹⁴ J.-F. Courouau, *Et non autrement. Marginalisation et résistance des langues de France (XVI^e-XVII^e siècle)*, Genève, Droz, 2012, p. 31-36.

¹⁵ Michel Bert et Jean-Baptiste Martin, in Kremnitz, éd., 2013, p. 246.

¹⁶ Ibid., p. 62.

¹⁷ Rappelons que certaines langues sont à l'époque totalement sous équipées au plan de leur codification et description : le basque et le breton ne recevront qu'à partir du milieu du XVII^e siècle un début de grammatisation. Les praticiens ne fonctionnent qu'à l'expérience et au sentiment personnel.

¹⁸ Kremnitz, in Kremnitz, éd., 2013, p. 266.

¹⁹ G. Fournier, in Kremnitz, éd., 2013, p. 240.

les unes après les autres au français. La renaissance littéraire, mise en avant par Robert Lafont²⁰, est certes une réalité, mais elle est divisée en deux situations assez dissemblables : celle d'Aix et celle de Toulouse. Ses manifestations sont assez éparpillées et fragiles. Avec une spécialisation générique dans deux directions principales : l'idylle et l'érudition, elle ne touche au final qu'un public assez mince.

Au total, le seul endroit où un idiome autre que le français conserve une importance et un statut réels au début du XVII^e siècle est le Royaume de Navarre, où la variante béarnaise de l'occitan bénéficie d'un statut officiel jusqu'en 1620. Ce royaume sera considéré comme une sorte de « couverture arrière » pour le maintien de l'occitan dans le sud-ouest.

La pratique du breton, de son côté, n'est pas associée à une tradition ou à une culture²¹, mais à des usages essentiellement véhiculaires. Elle concerne surtout le monde juridique et celui des commerçants, qui doivent franchir la barrière d'avec cette langue éloignée du français. Les *Colloques français et breton* de Guillaume Quicher, par exemple (1626), sont destinés à ceux qui ont affaire en Bretagne, ou aux interprètes des tribunaux. On est dans la problématique d'une *langue en contact*, situation singulière.

Au total, une des évolutions essentielles de la situation sociolinguistique de la France au début du XVII^e siècle aura été que, le français s'étant quasiment imposé partout, les parlers régionaux vont venir jouer le rôle d'idiomes complémentaires. Ce caractère de complémentarité, cette construction d'un système dual, sont fondamentaux à comprendre si l'on veut cerner quelle signification, quelle *valeur*, peut avoir leur présence au théâtre. Le français a conquis les territoires des usages écrits. C'est ce qui, dans la conscience des observateurs, permet de l'identifier comme *langue*, et de l'opposer à ce qu'on appelle « l'ancienne langue françoise », autrement dit des réalisations dialectales variées. Lisons ce qu'écrit Etienne Pasquier :

De là vint que ceux qui avoient quelque assurance de leurs esprits, escrivoient au vulgaire de la Cour de leurs Maîtres, qui en Picard, qui Champenois, qui Provençal, qui Tholozan, tout ainsi que ceux qui estoient à la suite de nos Rois, escrivoient au langage de leur Cour. Aujourd'huy il nous en prend d'une autre sorte. Car tous ces grands Duchez et Comtez, estand unis à nostre Couronne, nous n'escrivons plus que en un langage, qui est celui de la Cour du Roy, que nous appelons langage François.²²

Par le phénomène de complémentarité, les parlers régionaux, et notamment l'occitan, vont se trouver poussés vers l'oralité, jusqu'à s'y inventer des niches particulières. Il convient de bien distinguer ces deux réalisations médiales : écrite et orale, si l'on veut approcher la dynamique des langues au début du XVII^e siècle ; et séparer la pratique théâtrale du monde de l'écriture littéraire, ce qui contrevient un peu à nos habitudes actuelles. Les parlers s'étant trouvés repoussés vers l'oralité, une forme de culture langagière spécifique va apparaître, à laquelle le français ne va pas immédiatement être associé. Ces cultures langagières sont en grande partie perdues, par le fait même²³. Seuls les passages à l'écrit, qui présentent tous plus ou moins des caractères de médiation²⁴, nous permettent d'y avoir accès. Ils doivent toujours être considérés avec certaines précautions si l'on se place dans une optique de reconstruction d'un état de langue passé, mais présentent en eux-mêmes un intérêt, notamment si l'on s'intéresse aux phénomènes de dignité des parlers. En effet, le passage à l'écrit n'est pas systématique. C'est le cas pour les entrées royales comme pour le théâtre. « Langages » aussi bien que le français, ces parlers ne sont pas réellement des « langues » : souvent, c'est davantage le terme de *parole* qui est employé à leur propos, comme chez Pasquier, où l'on voit « le Normand [...] traîner quelque peu sa parole ; à contraire le Gascon escarbillat²⁵ par dessus tout parler d'une promptitude de langage non commune à l'Angevin et Manceau »²⁶. Au début du XVII^e siècle, comme l'écrit J.-F. Courouau, il y a donc une « répartition inégalitaire des langues, un ordre des langues »²⁷. Et le théâtre comme les entrées royales sont là pour le représenter.

Un lieu de représentation symbolique des langues : les entrées royales

²⁰ R. Lafont, *Renaissance du sud, essai sur la littérature occitane au temps d'Henri IV*, Paris, 1970. Voir également P. Bec, *Le Siècle d'or de la poésie gasconne (1550-1650)*, Paris, 1967, et F. Garavini, *La letteratura occitana moderna*, Firenze/Milano, Sansoni/éd. Academia, 1970.

²¹ On ne connaît que très peu de textes en breton au XVI^e siècle ; un seul texte en prose : une *Vie de sainte Catherine* de 1576.

²² Pasquier, op. cit., p. 1516.

²³ Voir W. Ayres-Bennett, *Sociolinguistic Variation in Seventeenth-Century France*, Cambridge University Press, 2004, p. 25-37, qui envisage l'oralité dans une autre perspective, celle de la reconstruction du français du XVII^e siècle.

²⁴ Voir Koch, P. & Österreicher, W., « Gesprochene Sprache und geschriebene Sprache. Langage parlé et langage écrit », in G. Holtus & al. (éd.), *Lexikon der romanistischen Linguistik*, Tübingen, Niemeyer, 2001, p. 584-627.

²⁵ « joyeux ». De façon significative, Pasquier introduit ici un terme gascon dans sa description d'une dimension qui est mi-langagière, mi-culturelle.

²⁶ E. Pasquier, op. cit., p. 1504.

²⁷ J.-F. Courouau, op. cit., p. 71.

Les entrées royales sont devenues une tradition française entre le XIV^e et le XV^e siècle, et, depuis le XVI^e siècle, sont devenues des événements de plus en plus lourds et complexes²⁸. Le roi vient visiter ses provinces, et c'est l'occasion pour les villes qui l'accueillent de déployer du faste et de manifester leurs fiertés culturelles. Spectacles éphémères, les entrées royales s'accompagnaient de processions en ville, agrémentées de décors mobiles, et des tribunes de harangues, dans un petit théâtre construit généralement hors des murs de la ville. Des discours élaborés étaient prononcés ou joués, qui étaient parfois publiés, dans des livrets accompagnés de gravures. D'après ce qu'on peut déduire de ces livrets, il semble qu'au XVI^e siècle les langues régionales aient été bien représentées. Ce qui surprend, aujourd'hui, c'est la présence du latin. Que le latin ait été utilisé pour les inscriptions sur les arcs triomphaux éphémères qui étaient dressés pour ces fêtes ou sur les banderoles n'est pas très étonnant. On doute encore, et on doutera jusqu'au moment fameux de la « querelle des inscriptions » (1676-1677), malgré des exceptions²⁹, de la capacité du français à présenter un aspect formulaire suffisant pour que les inscriptions soient frappantes. Le français était jugé trop diffus, encore insuffisamment normé. Par ailleurs, le latin écrit reste la langue de prestige, et la tradition de l'inscription latine est suffisamment établie pour asseoir une « sécurité linguistique ».

Ce qui est plus étonnant, c'est l'usage du latin à l'oral. Dans l'entrée royale d'Avignon en 1594, par exemple, Religio, Justitia, Politia et Philosophus parlent en latin³⁰. De même dans l'entrée à Paris de cette même année. Il y a un aspect lettré, dans ces démonstrations linguistiques. A Abbeville, on déclame même des extraits de l'*Illiade* en grec³¹. Le grec était assez souvent utilisé dans les entrées du XVI^e siècle, comme à Montpellier, ville savante, en 1564, pour l'entrée de Charles IX. Celle de Moulins en 1595, dont nous avons le texte, est un tissu de citations érudites.

Au XVI^e siècle, donc, il semble que les langues régionales étaient malgré tout assez utilisées. Mais il y avait parfois des circonstances précises l'expliquant. Ainsi, on peut s'expliquer que le breton fut utilisé lors de la visite du dauphin scellant l'union formelle de la Bretagne et de la France en 1532. La ville de Marseille accueillait la princesse de Lorraine et le duc d'Epemon, en 1548, avec des poèmes en provençal³².

Enfin, les entrées royales ont parfois été le théâtre de sortes de « carnavals linguistiques », dans des lieux de mixité particulière. Ville portuaire, Bordeaux semble avoir joué ce rôle, au XVI^e et au XVII^e siècle. Lors de l'entrée du roi à en 1565, il y eut une procession d'acteurs représentant douze peuples du monde (turcs, maures, amérindiens...) ³³. De même en 1615, où des ambassadeurs étrangers (polonais, persan, tartare, moscovite, japonais, turc, arabe, chinois) se présentèrent « vestus au naturel », mais accompagnés d'un « truchement » (traduction) ³⁴.

A partir de la montée sur le trône d'Henri IV, la signification politique de ces entrées a changé. C'est la grande rupture pour les langues régionales, comme l'ont montré Robert Lafont et Philippe Gardy. Désormais, il s'est agi avant tout de réduire les villes ligueuses. Il faut donc donner le spectacle d'un ordre exemplaire. L'accent est mis sur la dignité, l'héraldique, l'art de paraître. L'année 1594, notamment, a été le moment d'une abondance d'entrées, indiquant la reprise en main du territoire par le roi. De fait, on est surpris, dans le corpus réuni par Marie-France Wagner, de ne relever qu'une infime présence d'autres langues que le français ou le latin. A Lyon (1594), des Italiens (le seigneur Saminiati et le seigneur Scarlatini) montent sur le théâtre et parlent au roi en italien « au nom des marchands lucquois » ³⁵. « Suisses et grisons » parlent en français ³⁶.

A Aix en 1622, entrée qui fut publiée et rééditée par Joseph Anglade³⁷, on relève un « vieux troubadour » vient réciter sur scène un poème, « Lou Troubadour. Au Rey », mais le rédacteur indique : « L'habit que je donne à ce vieux Poète, est celui de son siècle » ³⁸. Il semble que l'occitan soit rapporté davantage à une période désormais lointaine de l'histoire qu'à une réalité contemporaine. Philippe Gardy juge : « le troubadour des arcs triomphaux a une fonction essentiellement ornementale, il apporte un surplus au décor des entrées royales » ³⁹.

Dans l'entrée de Toulouse en 1621, un long passage indique les raisons de ce renoncement au latin et au grec, hormis les inscriptions :

²⁸ Nous utiliserons ici le volume *Le roi dans la ville. Anthologie des entrées royales dans les villes françaises de province (1615-1660)*. Textes introduits et annotés par Marie-France Wagner et Daniel Vaillancourt, Paris, Champion, 2001, ainsi que les deux tomes *Les entrées royales et solennelles du règne d'Henri IV*, éd. M.-F. Wagner, Paris, Garnier, 2010.

²⁹ Les inscriptions de Metz en 1600, par exemple, furent rédigées en français (*Les entrées royales*, op. cit., II, p. 129).

³⁰ *Les entrées royales et solennelles du règne d'Henri IV*, éd. M.-F. Wagner, Paris, Garnier, 2010, p. 125-143.

³¹ Ibid., p. 230.

³² Claude Odde de Triors, *Les Joyeuses Recherches de la langue tolosaine*, 1578 ; éd. J.-B. Noulet, Toulouse, Privat, 1892.

³³ *L'entrée du Roy à Bordeaux*, Paris, Thomas Richard, 1565.

³⁴ *Le roi dans la ville*, op. cit., p. 144.

³⁵ *Les entrées royales*, op. cit., I, p. 354.

³⁶ Ibid., p. 356.

³⁷ *Discours sur les Arcs triomphaux* (1622), rééd. Phototypique, préface de J. Anglade, Lyon, 1928.

³⁸ *Le roi dans la ville*, op. cit., p. 161.

³⁹ Ph. Gardy, *L'écriture occitane*, op. cit., p. 112.

Ce dessein est aisé de luy-mesme, mais pour le rendre encore de plus facile intelligence, hors des dedicaces (que par quelque espece de religion on a coustume d'écrire en langage Grec ou Latin), & hors de l'ame de quelques devises, ils ne voulurent point se servir d'aucune de ces langues pour expliquer leurs imaginations, rejetant bien loin ceste ambitieuse & scholastique façon de faire qu'on voit pratiquée en la plupart des Entrées, puis que c'estoit pour la gloire d'un Monarque François, & non d'un Capitaine Grec ou Romain qu'on dressoit toute cétte pompe. Et de fait combien a-t-il meilleur [sic] grace, qu'en ces actions, & en ces jours de feste & de joye, le peuple sans besoin d'interprete, puisse satisfaire à sa curiosité, & remplir sa bouche & sa memoire des louanges de ceux dont il celebre l'honneur & le merite, les voyant écrites en une langue qui luy est familiere & naturelle, ou au moins plus cognue & plus intelligible que ces anciennnes.⁴⁰

Mais il n'est fait nulle mention des langues régionales. Le français devient la seule langue oralisée des entrées, dans un but de communication aisée. Il semble qu'on puisse déduire de ce témoignage que cet usage ne posait pas de problèmes linguistique à la population. Ce qui est abandonné, c'est la pratique lettrée, « scholastique », érudite, qui s'était transformée en un théâtre à vocation privée, pour ainsi dire, déconnecté de la population. Mais il ne semble pas qu'une place soit faite pour un usage dialectal. Le français occupe simplement tout le champ.

Représentation théâtrale et imaginaire linguistique

Si la représentation des parlers dans le théâtre du début du XVII^e siècle semble appeler presque inévitablement la notion d'imaginaire linguistique, c'est tout d'abord du fait que le théâtre faisant entendre ces parlers est marqué par une inflexion générique très nette qui le détache de la fonction que l'on peut donner au français dans le théâtre en français. Comme l'a noté Philippe Gardy, on assiste au XVII^e siècle à l'« émergence d'une production théâtrale parodique et liée à des événements festifs où la satire occupe une place importante »⁴¹. Il semble qu'on assiste, par le biais du théâtre, à une « carnavalisation » des parlers régionaux. Comme on le sait, la veine carnavalesque en général était déjà très sensible au XVI^e siècle. Le plurilinguisme facétieux, joint à la pratique des bouffonneries et à l'inspiration agonique qui transparaît dans les joutes oratoires a été en mesure de créer toutes sortes de sous-genres de discours, pour ainsi dire, qui ont accompagné la construction des pièces. Ainsi, dans la tragi-comédie de *Caresme-prenant* de Claude Bonnet (1595), une scène de « Coq à l'Asne à quatre langues touchant plusieurs abus de ce temps » s'offre comme une scène satirique autonome où le passage par les langues étrangères (italien) a une signification politique.

Dans la première moitié du XVII^e siècle, on observe cette fréquente spécialisation carnavalesque des usages de l'occitan, comme dans l'œuvre de Claude Brueys et Gaspard Zerbin. L'occitan semble entraîné dans une spirale du « bas », du « vulgaire », où on trouvera presque une jubilation de régression. Ce qu'a relevé Philippe Gardy, également, c'est que ces pratiques théâtrales donnent lieu à de nombreuses « scènes à faire », ou à des micro-genres discursifs, tels que la dispute, la déclaration d'amour, la sitation de dépit, le tournoi verbal. Toutes ces situations lui semblent marquées par une « ouverture linguistique »⁴² par laquelle les idiomes semblent chercher une confrontation avec l'autre, et qu'on peut aussi interpréter comme une forme d'exposition rituelle. Les langues s'affrontent, par le biais de ces scènes codifiées. Certains, comme Gaspard Zerbin, vont jusqu'à oser le *code mixing*, la langue composite, en l'occurrence ce qu'on dénommera plus tard le « francitan ». Mélanges de langues et dérapages verbaux fonctionnent dans une même logique. Ces affrontements comportent un fort élément de transgression langagière⁴³, qui rapproche ces usages des variétés locales de celui du latin macaronique⁴⁴ qui lui aussi avait pour vocation d'installer un élément de perturbation dans la continuité langagière, de créer un effet plaisant par la juxtaposition d'idiomes différents et susceptibles d'entraver la compréhension.

Cette fonction de création d'une altérité symbolique est repérable à l'utilisation fréquente du terme *barbare* dans la désignation des idiomes. Ainsi, à l'entrée du jeune duc d'Uzès dans sa ville en 1597 rapportée par Thomas Platter à Montpellier, on voit s'affronter, comme à Nérac, trois nymphes. Mais la nymphe latine appelle toutes les autres *barbara nymphe*, tandis que la nymphe française déclare au sujet de l'occitane : « Escoutons donc sa vois barbarement diserte »⁴⁵.

⁴⁰ Le roi dans la ville, op. cit., p. 179.

⁴¹ H. Boyer et P. Gardy, eds., *Dix siècles d'usages et d'images de l'occitan*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 136.

⁴² *L'écriture occitane*, op. cit., p. 90.

⁴³ Voir F. Peter Kirsch, « Lanue et littérature », in F.P. Kirsch, G. Kremnitz et B. Schlieben-Lange, *Petite histoire sociale de la langue occitane*, Canet, Trabucaire, 2002, p. 146.

⁴⁴ Ou « latin de cuisine » ; héritier du *latinum grossum* du Moyen Age. Le latin macaronique est ainsi nommé d'après les *Macaronea* (Tifi Odasi, Padoue, 1450-1492), dans lequel figure un maître cuisinier. La littérature macaronique s'est d'abord développée en Italie du Nord avant de gagner la Provence.

⁴⁵ J.-Ph. Courouau, éd., *Premiers combats pour la langue occitane*, Atlantica, 2010, p. 75.

Une constante de ces pièces ou de ces scènes est également souvent qu'elles impliquent des femmes⁴⁶. On sait que, depuis le XVI^e siècle, ces associations entre langues et « genres » étaient communes, dans les représentations. Elles dureront jusqu'à la fin du XVII^e siècle environ. Le français lui-même a souvent été associé à une image féminine⁴⁷. Mais avec les parades bouffonnes du début du XVII^e siècle, il semble que l'image de la langue occitane soit de plus en plus associée aux femmes. La *Bernarda Buandiri* (1658)⁴⁸, est une comédie lyonnaise ayant pour personnage principal une « chetive Buandiere », et moquant le monde des lavandières, des servantes, et incidemment de leurs maîtresses. La préface revendique le caractère « grossier » du personnage, dans dans ses habits que dans sa langue. La buandière est d'ailleurs choisie pour être « des plus babillardes », un adjectif alors fréquemment appliqué aux femmes comme aux langues. Ce caractère grossier était également assumé par Jean Millet dans *La Pastorale de la constance de Philin et Margoton* : « Ma Margoton a eu peine de se resoudre à paroistre devant Vous ; son langage grossier, ses conceptions naïves, & le lieu de sa naissance, l'ont mis dans la retenue fort long temps »⁴⁹. Ces présences féminines sont sans doute à mettre en relation avec la figure des muses à qui était traditionnellement confiée la mission d'illustrer et de défendre l'honneur d'une langue ou d'un idiome local⁵⁰. Dans les *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* de Bouhours (1671), l'espagnol, l'italien et le français seront dénommées « trois sœurs qui ne se ressemblent point »⁵¹. Cette triade féminine oppose une « coquette » (la langue italienne), une « orgueilleuse » (la langue espagnole) et une « prude » (la langue française), dans un caractérologie qui doit sans doute un peu aux allégories qu'on a vues au théâtre ou dans les entrées.

Dernier élément qu'on pourra retenir : les implications de cette représentation des parlers sur les notions de pureté et de naïveté, qui se développent alors au sujet de la langue française. Danielle Trudeau l'a étudié : le concept de *nayve françoise* (ou *françoëze*) s'est construit chez Meigret, avant d'essaimer chez Ramus et chez d'autres et de constituer une première version des futures conceptions du « bon usage » et du purisme⁵². Idiomes *grossiers* (c'est un adjectif qui revient régulièrement, au XVII^e siècle, dans la définition des patois), les parlers régionaux font alors office de parfaits repoussoirs à la construction de ces représentations idéalisantes. Incernables, indéfinissables, souvent incompréhensibles ou présentés comme incompréhensibles, ils font figure de parlers mixtes, flottants, soumis aux aléas de la parole. Au près du spectateur, la constance et l'identité du français en sortent renforcés. Chez Bouhours, ce ne seront plus les parlers régionaux qui joueront le rôle de versus valorisants à la langue française, mais l'italien et l'espagnol⁵³. De ce point de vue, le fait que les parlers soient entendus au théâtre ou dans des circonstances de parole éphémère – et à cet égard, la scène de Lucette dans *Monsieur de Pourceaugnac* (1669) de Molière occupe une place bien évidemment essentielle⁵⁴ – les expose à la réalité de la parole, alors que la langue française reste enveloppée dans autre chose que sa parole : des discours portés sur elle, une mythographie, un idéal. Ce que représentent les parlers dans le théâtre, ce sont les aléas de la langue : aléas sociaux, interpersonnels, temporels, géographiques. La « langue », elle, telle qu'on l'imagine à partir de ce moment-là, se doit d'échapper à ces aléas.

Pour conclure, si d'imaginaire on peut parler, pour décrire certains aspects de la présence des langues régionales au théâtre au début du XVII^e siècle, c'est tout d'abord du fait qu'il existe un vrai décalage entre la réalité et l'image qui en est donnée. La réalité est toujours celle de langues, tandis que les représentations nous présentent des patois et des parlures. De ce point de vue, il existe une continuité de fonctionnement dans toute la période qui s'étend des années 1550 aux années 1650. Il est intéressant de constater que cette période correspond à une apogée dans la pratique des entrées royales. Du point de vue du théâtre, elle permet également de délimiter un corpus – essentiellement comique – dans lequel les langues régionales sont utilisées soit seules, soit en association. Durant toute cette période, il semble que la valeur symbolique des représentations et des images ait primé sur le souci de la réalité. Le fait était observable assez tôt. A propos de la célèbre entrée d'Henri III à Nérac en 1578, par exemple, Philippe Gardy note : « Du Bartas y fait l'éloge d'une langue que ni lui ni ses interlocuteurs de la cour de Navarre ne cherchèrent à promouvoir comme langue

⁴⁶ Ibid., p. 86.

⁴⁷ Voir J. Godard, *La langue françoise*, Lyon, Nicolas Jullieron, 1620 (Genève Slatkine Reprints, 1972).

⁴⁸ Lyon, Henry Perrin, 1658. Disponible sur Gallica.

⁴⁹ J. Millet, op. cit., dédicace non paginée.

⁵⁰ Comme au moment du célèbre épisode de Nérac (1578), où s'illustra Du Bartas, et où la muse gasconne triompha symboliquement de ses consœurs latine et française.

⁵¹ D. Bouhours, *Les Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, éd. B. Beugnot et G. Declercq, Paris, Champion, 2003, p. 126.

⁵² L. Meigret, *Tretté de la Grammere Françoëze*, Paris, Ch. Wechel, 1550. Voir D. Trudeau, *Les inventeurs du bon usage*, Paris, Minuit, 1992, p. 74-78.

⁵³ Le grand ennemi symbolique demeurant le latin, seule langue encore susceptible de répondre à tous les critères de définition de ce qu'est une langue de culture.

⁵⁴ Scène à la langue « composite » selon Patrick Sauzet, quoique bien formée. P. Sauzet parle également de langue « suspendue » (P. Sauzet, « Occitan, de l'importance d'être une langue », *Cahiers de l'observatoire des pratiques linguistiques*, 3, 2012, p. 97).

littéraire »⁵⁵. Cette langue a donc bien « valeur de compensation pour celui qui la donne, et de déférence ornementale pour celui qui la reçoit ». Il est important qu'un symbole quelconque d'une telle langue existe. A ce titre, les entrées comme le théâtre peuvent être considérés comme un lieu d'échange de ce symbole, comme une « spectacularisation compensatoire de la langue dominée »⁵⁶. La représentation des parlers qui s'y fait remplit donc une fonction sociale certaine, qui nous demeure sans doute difficile à comprendre pleinement. Il y a un élément de « surenchère », d'« exaltation », dans ces mises en scène⁵⁷, qu'on serait naïf de laisser de côté, et qui participe de la raison d'être même de cette présence scénique. Ce déploiement de verbalisme, d'exagération et de pittoresque a été parfaitement assumé par le théâtre et le dispositif des entrées, par le biais de la parole, laquelle doit donc être soigneusement distinguée de l'écriture. Il n'est pas un hasard si, somme toute, nombre de ces textes n'ont d'abord existé que comme paroles, le passage à l'écrit étant à considérer comme un phénomène second et non obligatoire. Il était important, au début du XVIIe siècle, d'*entendre* cette parole dans un déploiement bavard qui en conjure la disparition possible. Le théâtre des parlers régionaux au début du XVIIe siècle, c'est donc aussi un concert de paroles sous l'autorité tutélaire et muette de la langue, une mise en scène par la langue, à l'intérieur d'elle-même, de ses marges. Cette mise en scène a sans nul doute pour effet de conforter la langue dans son identité symbolique. Et le « théâtre des langues », à ce titre, a sans doute été une étape importante, dans l'inconscient collectif, de la construction du monolinguisme.

Gilles Siouffi (Université Paris-Sorbonne, STIH)

⁵⁵ P. Gardy, *Histoire et anthologie de la littérature occitane*, tome II, Presses du Languedoc, 1997, p. 70.

⁵⁶ P. Gardy, *L'écriture occitane*, op. cit., p. 402.

⁵⁷ P. Gardy, *La leçon de Nérac*, Presses Universitaires de Bordeaux, 1998, p. 85.